

PIETER DE BUYSSER

THE TIP OF THE TONGUE

FRANSE VERTALING

traduction: anne vanderschueren

le narrateur Il y a quelques mois, j'étais invité à l'université de Mar del Plata. J'allais y donner une conférence sur l'auteure argentine Letizia Alvarez de Toledo. Cela fait des années que je fais des variations sur cette unique conférence, car j'ai la chance qu'il y a très peu à dire sur mon sujet, si peu que plane sur lui la menace permanente d'implosion. Mais cette fois-là, il y a environ six mois, ce fut différent, même si Mar del Plata est une petite ville côtière provinciale, c'est là, dans la calle Verde, que Borges a écrit son récit 'La bibliothèque de Babel'. Letizia Alvarez de Toledo doit sa célébrité à ce récit de Borges. Dans 'La bibliothèque de Babel', Borges décrit une bibliothèque qui se compose d'un nombre infini de galeries hexagonales. Cette bibliothèque contient tous les livres qui ont été écrits et qui seront écrits, elle peut ainsi apporter une réponse à tous les mystères fondamentaux de l'humanité. Elle contient toutes les histoires, toutes les lois, toutes les estimations, toutes les prédictions et toutes leurs variantes concevables. J'ai expliqué cela, là-bas à Mar del Plata, à mon public qui se composait de collègues qui, tout comme moi, se tenaient bien raides, ébahis, au bord de l'impertinence. Je leur ai montré une représentation schématique de la bibliothèque de Borges, qui a les caractéristiques de l'univers, puis j'ai expliqué que Borges, à la fin de cette construction métaphysique magistralement composée, rédige une seule et unique note de bas de page

vertigineuse dans laquelle il fait s'écrouler toute son œuvre comme un château de sable. Dans une seule et unique note futile et fatale, il fait remarquer à Letizia Alvarez de Toledo qu'il était inutile de s'imaginer cette bibliothèque qui s'étend dans l'espace. Il existe une autre possibilité, plus compacte, que le récit de Borges pourtant déjà très succinct. J'ai cité la note de Letizia Alvarez où elle démontre que l'œuvre que Borges vient d'édifier est superflue. En bref : un seul livre suffit. 'Parce que tout corps solide est une superposition d'un nombre infini de plans, on peut couper les pages centrales, puis à nouveau couper les pages, l'inconcevable page centrale n'aurait alors ni recto, ni verso.'

A ce moment, au deuxième rang, un homme s'effondre. Je continue et observe combien il est remarquable que Borges, auteur et homme, conçoive un espace en expansion, qui pénètre toujours plus un espace inconnu, toujours plus grand, et que Letizia Alvarez de Toledo, auteure et femme, soit à l'origine d'un mouvement intérieur, toujours plus profond dans un corps infini. Mais l'homme au deuxième rang suffoque. Je me tais. Ses voisins se penchent sur lui. Un léger vent de panique souffle. Les gens essaient de l'aider. Je comprends que ma conférence est terminée.

L'ambulance arrive. L'infirmier dit : pneumothorax. Son poumon a imploré, aspiré le vide. Et même quelques côtes fêlées. Je m'agenouille près de l'homme, je remarque qu'une jolie femme lui tient la main. L'homme me regarde dans les yeux et dit : 'Merci pour tout.'

Je dis : 'Qu'ai-je donc fait pour que vous disiez merci ?'

Il dit : ‘Pas vous, Letizia Alvarez de Toledo.’

‘Vous plaisantez’, lui dis-je.

‘Ai-je l’air de plaisanter ?’

‘Non, désolé’, lui dis-je.

‘Mais vous n’avez pas à être désolé du tout.’

‘Désolé, c’est vrai... Mais vous avez si mal.’

L’infirmier interrompt, dit qu’il doit d’abord amener l’homme à l’hôpital, mais que tout ira bien.

Au moment où on le fait rouler sur le brancard, la femme qui lui tenait la main, est debout à côté de moi. ‘Je veux vous parler.’

‘Pas de problème,’ dis-je, ‘je crois que c’est terminé pour moi, ici.’

Je prends mes affaires et je me dirige vers la sortie.

Le vent frais du soir me fait du bien.

‘Je m’appelle Grace,’ dit-elle, ‘Grace Verra. Je trouve très passionnant ce que vous racontez, je suis moi-même passionnée par Letizia Alvarez de Toledo.’ Je n’en crois pas mes oreilles, une belle jeune femme, de Belgique, ici en Argentine, qui est tout comme moi passablement fascinée par une figure marginale et à peine connue de la littérature mondiale.

‘Vous êtes réellement venue pour ma conférence ?’

‘Cela fait quelques semaines que je suis à Mar del Platta’, dit-elle.

‘Mon père est le propriétaire d’une des plus grandes sociétés maritimes du monde, Jean-Jacques Verra.’

‘Verra, mais oui. Je vois les lettres, peintes en jaune et bleu sur les containers.’

‘Oui, il en a des milliers, et une flotte de douze porte-conteneurs. Mais il a aussi un autre bateau, l’Amare, qu’ils utilisent pour des expériences scientifiques, et ce bateau est ici en ce moment, à Mar del Platta.’ Elle dit que c’est dommage que je n’ai pas pu terminer ma conférence, mais nous avons l’avantage que la nuit commence à peine. ‘Et peut-être puis-je vous inviter... sur le bateau ?’

Je suis surpris. ‘Oui’, dis-je, mais j’ajoute immédiatement que je veux d’abord envoyer un sms à ma femme. Dans la foulée, j’indique ainsi à Grace qu’il y a des aventures pour lesquelles je ne suis pas disponible. A mon grand soulagement, elle réagit en faisant montre d’une totale compréhension.

Lorsque nous arrivons sur le ponton, il fait sombre, pourtant, je remarque bien vite une ambulance au loin, tous phares éteints, à hauteur du seul grand bateau. Nous approchons, je reconnais l’ambulance qui a emmené l’homme du public un peu avant. Je vois des hommes lourdement armés arpenter le pont du bateau, quelques-uns se sont postés sur le ponton, à côté de la passerelle. Grace me dit de ne pas m’inquiéter : ‘Mesures de sécurité, on ne sait jamais aujourd’hui.’ Je dis : ‘Mais pourquoi un navire scientifique a-t-il besoin d’une telle protection ?’

‘Raymond va vous l’expliquer tout de suite.’

A ma grande surprise, l'homme de mon public que l'on venait d'évacuer avance vers moi, sur la passerelle. 'Bienvenue à bord', dit-il. Je suis l'homme sur le bateau, nous passons une petite porte métallique, descendons un escalier, jusque dans un salon sombre où il m'offre un verre. Je suis seul avec lui, je regrette que Grace ne nous accompagne pas. Il ferme la porte. 'Enchanté de faire votre connaissance, mes excuses pour ce procédé inhabituel d'invitation, mais il n'y a pas d'autre moyen : je suis Raymond White, détective privé. Je suis engagé par le père de Grace. Avec pour mission de la rechercher.'

Je dis : 'J'ai l'impression que vous l'avez trouvée.'

'Nous nous sommes trouvés, oui.' Il sourit. 'On peut le dire.'

'Et son père est déjà au courant ?'

'Grace et moi, nous nous sommes entre-temps donné une autre mission, et nous venons tout juste de la commencer.'

Les pas que j'entendais sur le pont disparaissent, et c'est le moteur du bateau qui se met à grogner comme un ours paresseux. Le bateau tremble.

'Nous partons ?'

Raymond ne répond pas. 'Jean-Jacques Verra,' dit-il, 'le père de Grace, finance ce navire avec de l'argent d'Arabie saoudite. Il utilise ce navire bourré de technologies de pointe pour des expériences de geo-engineering. Il est un incorrigible optimiste progressiste.'

'Et quelles sont ses activités ?', demandai-je.

‘Le mois passé, ce navire a déversé du sulfate de fer, au large de la Patagonie, sur des centaines de kilomètres. Ce produit stimule la croissance du plancton de sorte que celui-ci diminue les émissions de CO2 dans l’air. Ce navire répare ainsi l’ozone dans l’air. Il sauve le climat, et pourtant tout le monde peut continuer à utiliser du pétrole. Tout le monde est content : l’Arabie saoudite est contente, papa est content, les petits poissons sont contents.’

‘C’est magnifique’, dis-je.

‘Non’, dit-il.

‘Sous l’étendard du progrès, de la technologie et de la science, ce bateau fait tourner les industries qui épuisent la terre. Dont l’entreprise mère de Jean-Jacques Verra. Cette intervention lui permet de ne pas changer de cap, de continuer de piller les ressources de cette planète. Et pour chaque étude qui démontre les répercussions néfastes de cette technologie avancée, il achète cinq études qui mettent en doute les résultats de l’étude initiale.’

‘Que pouvons-nous y faire, vous et moi ? C’est comme ça.’

‘Nous avons détourné ce bateau.’

‘Que dites-vous ?’

‘Que Grace et moi nous sommes emparés de ce bateau. Et en ce moment, vous, Grace et moi sommes seuls à bord. Tous nos assistants ont quitté le navire il y a quelques minutes. Vous partez avec nous.’

‘Vous m’avez fait prisonnier ?’

‘Appelons cela une invitation un peu brutale.’

‘Qu’avez-vous l’intention de faire ?’

‘Ni plus ni moins que mettre fin à ce régime. Finies les foutaises de ces révolutions dépassées sur les places et dans les rues. Non. Cette fois, nous allons agir de manière plus subtile et plus fondamentale.’

‘Vous m’intriguez. Et par quoi allez-vous remplacer l’ancien régime ?’

Raymond rit et dit : ‘Vous serez le premier à le savoir.’

Je dis : ‘Mais pourquoi moi ?’

‘Parce que, grâce à vos connaissances d’Alvarez de Toledo, vous connaissez le mouvement vers l’intérieur, et grâce à vos connaissances de Borges, le mouvement vers l’extérieur.’

Je le regarde, inquiet : ‘Vous accordez une importance ridicule à la science littéraire.’

‘Si vous voulez d’autres raisons encore, inventez-les donc. Nous voulons que vous témoigniez pour nous, dans les planétariums du monde entier.’

Bien vite, je constate en effet que nous sommes seuls à bord. Raymond White, détective privé, Grace Verra, la fille de Jean-Jacques Verra, et moi.

Le bateau avance à vitesse constante et la moitié de la nuit passe avant qu’ils ne m’expliquent que nous faisons route vers la Mer de Chine.

Deux semaines plus tard, à trois heures du matin, je suis sur le pont. Les étoiles scintillent dans le ciel comme nulle part ailleurs. Elles me sont aussi étrangères que familières. Je me rends compte que ces lumières brilleront encore quand se seront éteints la dernière joie et le dernier chagrin. Je vois

Grace au gouvernail. Cela ne m'étonne pas. Le navire a beau être équipé de la technologie de navigation la plus avancée, Grace navigue uniquement en suivant les étoiles. La nuit est limpide, la navigation est aisée. Nous avançons en ligne droite, depuis des jours, dans un lieu que les navigateurs considèrent comme à éviter absolument. C'est ici que l'on trouve les plus grands tourbillons du monde. A 100 km à la ronde, on ne détecte aucun autre navire. Nous progressons calmement mais sûrement vers l'épicentre, le centre du centre. Ici, des tourbillons avec une circonférence de 135 km ne sont pas rares, c'est 5 fois plus que le plus grand accélérateur souterrain de particules à Genève. Cet endroit est connu dans les mythes et les légendes comme le premier et le dernier lieu pour les rêves de tant de navigateurs, aventuriers et explorateurs. Nous nous dirigeons tout droit vers le foyer. Les étoiles autour de nous restent immobiles. Plus aucune mouette dans les parages. Quand je me retourne, je vois Raymond qui a rejoint Grace au gouvernail. Ils me font signe d'approcher. Nous y sommes. Je vais jusqu'au bastingage avant. Je sens – peut-être pour la dernière fois – des éclaboussures d'eau salée sur ma peau, et j'y vais. J'entre dans le bateau. Grace et Raymond m'attendent. A partir de maintenant, le navire est sur pilote automatique. Nous pénétrons ensemble dans le ventre du navire. Le laboratoire. Je vais à ma place. Je passe la tête dans les sangles de cuir, les boucles de fer et de peau animale. Raymond m'attache. Les bras, les jambes, je ne peux plus rien bouger, à part la tête. Pour l'instant du moins. Puis, Raymond et Grace vont à leur place. Ils s'attachent. Nous voilà,

ligotés. Nous attendons. Nous sentons le navire tanguer de plus en plus. Il manque de se renverser. Cela ne dure que quelques minutes. Cela augmente. Jusqu'à ce qu'il ne penche que d'un côté, et il penche encore, bien vite nous remarquons que les secousses se sont arrêtées, faisant place à un mouvement giratoire uniforme. Raymond sait que c'est le moment d'enfoncer le bouton à côté de sa main.

DIX : plus de retour possible, nous allons dans l'épicentre.

NEUF : un mécanisme resserre les sangles, le mouvement giratoire du bateau s'accélère.

HUIT : un arc métallique couvert de cuir se déploie et m'enserme la tête. Je ne peux plus bouger. Ici, sous mon nez, en plein milieu du laboratoire, l'ordinateur de l'accélérateur de particules démarre.

SEPT : les appareils pour la collision des particules se lancent, c'est le modèle de l'université de Delft, mais à taille humaine, la particule A entre en collision avec la particule B, en ajoutant une seule caractéristique à la particule A. A cause de la collision, la particule B acquiert toutes les caractéristiques identiques à la particule A. La particule A voyage, déménage, se déplace vers la particule B, cette collision a lieu en un clin d'œil, plus rapide que la lumière.

SIX : le tourbillon où nous nous retrouvons est cinq fois plus grand que l'accélérateur à particules capable de diviser les plus petites particules, les multiplie par la vitesse de l'accélérateur de particules à bord...

CINQ : mon sang, mes poumons, mes tripes sont projetés du côté gauche de mon corps par la force centrifuge.

QUATRE : la vitesse de rotation du bateau fois la vitesse de l'accélérateur de particules à bord va instantanément nous désagréger, Grace, Raymond et moi, en particules.

TROIS : ma bouche sera maintenue par un appareil dentaire, ma langue sera agrippée, les particules de Grace et de Raymond seront attachées, comme une caractéristique, à une particule dans cet appareil qui, à son tour, entrera en collision avec une particule de ma langue, où elles réapparaîtront dans un univers qui émane d'une corde au bout de ma langue.

DEUX : j'entends un vacarme terrible, de métal qui rompt et se déchire, la rotation du bateau devient insupportable.

UN : que cela arrive, maintenant.

Deux ou trois jours plus tard, je me réveille. Les sangles sont détachées. Les places où se tenaient Raymond et Grace sont couvertes de cocons de boucliers thermiques. Je connais la procédure et je sais que je ne peux en aucun cas les ouvrir. Je respire. Tout semble avoir fonctionné comme prévu.

Je me libère, ouvre le sas, quitte le laboratoire. Je vais sur le pont. Le bateau a souffert, une partie de l'étrave supérieure est cassée, mais, tout comme les ordinateurs et les systèmes de navigation, elle a fait son œuvre. La mer est calme.

J'aperçois un rivage.

Je vois un rivage. Quelques instants après, un bateau de la police maritime chinoise arrive à ma hauteur. Ils montent à bord, aussi facilement que des enfants ouvrent leur boîte à tartines.

Je pourrais vous expliquer maintenant comment j'ai été arrêté des jours durant par la douane de Hong Kong. Je pourrais vous parler de Jean-Jacques Verra qui a éclaté en sanglots, après la dixième nuit au bar de l'hôtel, lorsque j'ai essayé une fois de plus de lui expliquer ce qui s'était passé, explication qui manquait de fluidité étant donné que ma langue se retrouve depuis soumise à une autre apesanteur. Je pourrais vous raconter que, dans l'avion, pendant l'atterrissage à Bruxelles, en provenance d'Hong Kong, je me suis mordu la langue par inadvertance, ce qui m'a fait paniquer pendant plusieurs jours, craignant avoir anéanti toute la mission. Je pourrais m'étendre maintenant sur la méthode de l'intrication quantique grâce à laquelle Raymond et Grace se sont retrouvés dans ma langue, je pourrais parler de la théorie des cordes qui mène nécessairement à la théorie d'un multivers avec un nombre infini de Big Bangs, comme un bain moussant rempli de bulles, avec des univers intriqués les uns dans les autres, dans 11 dimensions... mais il est temps. Il est temps de vous faire part des fruits de notre mission.

(sur scène, le narrateur parle en direct)

Trop longtemps, nous avons posé la mauvaise question. Où Kepler and Co tentaient de cartographier le monde, il nous faut une autre carte.

Mes excuses pour mon défaut d'élocution, vous savez quelle infinité a transpercé ma langue.

Mais j'ai apporté mon accessoire: Ceci, mesdames et messieurs, est ma machina coelestis.

Cet instrument a été conçu en collaboration avec des ingénieurs, des scientifiques et des artistes. Il est construit à partir de techniques connues depuis longtemps, mais assemblées différemment. Cela n'efface ni n'élimine les connaissances existantes, on ne verse pas dans les pratiques dépassées de la table rase, ce qui existe est assimilé, intégré dans un ensemble plus grand. Rien n'est effacé.

Et c'est grâce à ceci, mesdames et messieurs, que je vais maintenant entrer en contact avec Raymond et Grace, qui se trouvent en cet instant dans l'extrémité de ma langue. Vous vous rappelez qu'ils m'ont dit que je devais témoigner de leur mission, mesdames et messieurs, et merci au planétarium, à l'OCAM, au service de la Sûreté, l'Agence de contrôle nucléaire, frontex, europol et le service de l'immigration illégale, je vais maintenant, devant vous, établir une connexion directe.

Raymond, Grace, nous sommes prêts.

Finies ces foutaises de révolutions dans les rues et sur les places.

Comme l'a dit Einstein : 'Une idée ne peut être vraiment bonne si sa réalisation ne semble pas, au premier abord, totalement exclue.'

Ou comme l'a dit un jour un vieil Européen : 'Chaque grand événement politique a commencé comme une utopie et s'est terminé en réalité.'

Nous allons maintenant entrer en contact,
en direct, avec Raymond et Grace.

Juste histoire d'accorder les rayons gamma à la bonne proportion de neutrinos et de rayons cosmiques, ça va être bon.

Ils sont dans l'extrémité de ma langue. Le multivers est dans tout et tout est dans le multivers, donc l'extrémité de ma langue est dans le multivers, mais tout le multivers se trouve aussi dans l'extrémité de ma langue. Cela a des répercussions considérables. D'où cet exercice d'élocution cosmologique fondamental.

(il ne se passe rien)

Oui, bonjour, parlez, c'est à vous...

(on entend des grésillements, on voit des parasites)

Personne n'a promis que ce serait facile. Se distancier d'anciens schémas de pensée, chercher l'accès à une nouvelle représentation du monde, avant, pour un paradigme historique, on parlait d'un glissement : la vision du monde vacille. Eh bien, il ne peut même plus être question de cela aujourd'hui. Parce qu'ici et maintenant, l'ancienne notion de vision du monde vole en éclats.

Vsiondumonddd.

Et nous passons maintenant à notre reportage en direct... Si tout va bien...

(test image)

Âllo Grace, âllo Raymond, nous sommes prêts, installés dans le planétarium. Vous m'entendez ?

Nous devons surmonter quelques difficultés fondamentales de perception.

Grace ? Raymond ? C'est à vous maintenant...

(il ne se passe rien)

Un peu de patience...

Il y a des cerfs dans un bois en Allemagne, qui, après x générations, ne passent toujours pas la frontière entre l'Allemagne de l'Est et l'Allemagne de l'Ouest, par crainte du choc.

(grésillements, parasites)

La connexion va se faire d'un instant à l'autre.

Cette machina coelestis me protège contre la pression de la terre, l'ambivalence, la fausseté, le double fond.

« Sur le lieu de la vérité, on ne peut parler. »

Le totem nous appelle à aller vers la vérité, mais le tabou nous empêche de la pénétrer. Pourtant, l'affirmation et la pensée que la vérité n'existe pas est une contradiction en soi. L'affirmation : la vérité n'existe pas, repose sur une revendication absolue de vérité qu'elle sape elle-même. Notre chance, la chance de la vérité, réside précisément dans l'incertitude.

Âllo Grace, âllo Raymond ?

(on entend des grésillements indéterminables)

Pendant les répétitions, ça marchait. C'est lié à la constante magnétique, croyez-moi, ça marche. Au bout du compte, c'est simple et incompréhensible comme la croissance des arbres.

Mais ce serait bien que ça marche là...

(enfin un mouvement dans l'image)

Raymond ?

Grace ?

Tu dois tourner ta caméra vers l'extérieur.

Oui, j'ai une image. Mais je ne sais pas ce que je vois.

Vous êtes là ?

(à partir d'ici, retour de ma voix sur bande)

raymond Oui.

le narrateur Qui parle ?

raymond Raymond.

le narrateur Grace est avec toi ?

raymond Je t'ai déjà dit la semaine prochaine qu'il n'y sera pas si facile d'y avoir répondu.

le narrateur Quelque chose cloche, avec tes temps...

raymond Je peux dire pareil des tiens.

le narrateur Qu'est-ce qui cloche avec le passé, le présent, le futur ?

raymond J'ai déjà essayé de te l'expliquer dans cent ans, déjà en vain à l'époque.

le narrateur Vous allez bien ?

grace D'ici, nous avons une perspective un tant soit peu différente sur le bien et le mal, as-tu peut-être une autre question ?

le narrateur Où êtes-vous maintenant ?

grâce 3.000.000.000 au nord-est du 750.000.000.000e atome dans ton neutron, dans l'extrémité de ta langue, dans ta bouche dans ta tête qui est en cet instant dans le planétarium. Je fais signe ?

le narrateur Oui ! (*il fait signe*)

D'accord, mesdames et messieurs, je comprends que ceci soit incompréhensible, mais selon le consensus scientifique d'aujourd'hui, celui qui pense comprendre la mécanique quantique avec les lois actuelles de notre intelligence ne l'a certainement pas comprise.

Vous voyez cette courgette. Notre cerveau a un poids et une forme plus ou moins semblables à ceux de cette courgette. Avec cet organe minuscule, nous avons pourtant pu découvrir des lois et des corps célestes, valables depuis avant l'existence humaine, même avant l'existence de la terre. Tous les milliards d'années-lumière de tous les systèmes solaires, trous noirs et expansions infinies sont calculés et compris par un organe plutôt comme celui-ci.

L'être humain et son cerveau sont apparus il y a à peine 2 millions d'années. Ce n'est rien, si l'on pense aux 4,6 milliards d'années que compte la terre, et encore moins si l'on pense aux 13,8 milliards d'années depuis le Big Bang. Notre cerveau est donc infantile. Et en passant, profitez bien de cette

perspective, c'est la seule facette innocente et puérile qui reste au cerveau humain.

En ce moment, l'ultime frontière de l'espace perceptible est estimée à 50 milliards d'années-lumière. Une année-lumière égale 10 000 milliards de km.

Avec notre cerveau, qui n'existe que depuis 80 ans environ et qui a la taille d'une courgette, nous voulons donc comprendre tout ce temps et tout cet espace. Vous voyez ici l'image la plus éloignée dans l'espace dont on dispose pour l'instant. Et je ne parle que de l'univers dans lequel vous et moi errons en cet instant. Ces calculs ont été faits pour nous par une poignée de courgettes. Vous voyez ici l'image la plus lointaine prise à ce jour dans l'espace : une image d'il y a 13,8 milliards d'années, il s'agit d'émissions rémanentes du Big Bang, ou la photo de bébé du cosmos. Fonds diffus micro-ondes. La plus ancienne lumière. Vieille de 13,8 milliards d'années. Comment se fait-il qu'un organe humain infantile, minuscule ait pu découvrir ça ? Cela défie toute logique, toute capacité de représentation.

Car nous restons de petits atomes sans défense et ignorants, qui errent dans ces cieux inconnus.

(on entend comme le bruit d'un message entrant)

Grace ?

Tu veux dire quelque chose ?

(on entend à nouveau le bruit, mais plus longtemps)

Elle vous invite, mesdames et messieurs, à penser maintenant à une expérience de votre enfance – que vous vous rappelez clairement. Le moment où vous jouiez dans un ruisseau, ou un tour à vélo, quand vous vous êtes endormis sous un arbre. Choisissez un moment que vous pouvez voir, ressentir et peut-être même sentir avec netteté, comme si vous y étiez encore pour de vrai.

Essayez de vous représenter le plus précisément possible ce que vous sentiez, ressentiez, voyiez. Vous, qui êtes ici maintenant, dans ce fauteuil du planétarium, avec le corps que vous avez là, présents ici et maintenant : vous n’y étiez pas. Aucun atome dans votre corps actuel n’y était. Chaque cellule de votre corps a changé depuis. La matière erre et s’assemble un instant pour composer ‘vous’. Quoi que vous puissiez être, vous n’êtes pas faits de la matière dont vous étiez faits alors. Aucun atome, aucune particule, aucune parcelle de peau, rien de matériel de votre corps actuel n’y était. Et pourtant, vous êtes encore toujours la même personne avec le même souvenir de ce moment de votre enfance.

Alors, qui êtes-vous ? De quoi êtes-vous faits ? La matière des rêves dont Shakespeare disait que nous sommes faits, est bien plus que de la matière, bien plus que des rêves et bien plus que vous seuls.

Grace ?

grace Oui.

le narrateur Comment ça va ?

grace Ça fait longtemps que je ne vais plus. Mais je me sens parfaitement bien ici.

le narrateur Je dois te passer le bonjour de ton père. Grace ?

grace Je suis toujours là. Comment va-t-il ?

le narrateur Pas bien. Il habite sur un petit voilier, seul avec son chien.

grace Papa !

le narrateur Il est rongé par la culpabilité. Et il n'a toujours pas digéré la gifle de votre coup de foudre, entre toi et Raymond. Il se sent toujours floué.

grace Encore toujours ?

le narrateur Tu lui manques. Il se rend compte qu'il n'aurait jamais dû te faire rechercher par un détective, mais qu'il aurait dû te parler.

grace Nous avons assez parlé.

le narrateur Par ton départ muet, tu l'as pourtant bien fait réfléchir.

grace Vois-tu, ce que les mots n'ont pas réussi, cet acte y est parvenu.

le narrateur Il erre maintenant. Tout son empire, ses inventions technologiques, ses capitaux : tout s'est effondré. Il a vendu tous ses navires. Ses idéaux, ses valeurs, ses critères, tout a été flanqué par terre. Il ne sait plus ce qui lui reste à espérer, à croire, ni quoi ou qui il pourrait encore aimer.

Tout son être ronronnait d'une cosmologie dépassée mais hélas toujours dominante. Ce qui était pour lui des idéaux et des valeurs supérieurs sont depuis longtemps des cauchemars pour la planète terre.

Il n'était pourtant pas le plus mauvais, un entrepreneur généreux, optimiste, ambitieux, philanthropique... il soutenait les paysans bio.

grace Aââllooooo Nous ne sommes pas venus nous fourrer dans ta langue pour recommencer ces petits débats sur les produits bio, les potagers urbains alternatifs à gauche et à droite, l'activisme ludique et le mal du capital. Il est

temps de donner un coup de pouce élémentaire et à grande échelle à ce genre de frétilllements sur terre, bien intentionnés mais vains. Cela faisait des siècles que l'on vivait suivant le même schéma de pensée, la même grammaire, la même vision du monde, la même idée du réalisme et du pragmatisme. Il est temps de faire un pas majeur plus haut et plus profond. raymond Chérie, haut et profond sont justement deux dimensions avec lesquelles nous n'allons plus trop bricoler.

le narrateur Pour comprendre la nature de notre réalité, nous pouvons aller dans deux directions : vers l'intérieur, le microscopique, le moléculaire et dans le monde quantique de la matière et de l'énergie. L'autre direction est vers l'extérieur, dans la grandeur de l'espace et du temps qui étreint toutes les étoiles, la matière et le rayonnement cosmique. Ces deux directions semblent opposées, et cependant elles sont intimement liées.

Une des questions majeures auxquelles sont confrontés les physiciens aujourd'hui est la demande d'une théorie qui décrit les mouvements des corps célestes et des objets sur terre. Et une théorie qui décrit les lois des particules élémentaires, les éléments les plus infimes. Jusqu'il y a peu, toutes deux concordaient assez bien. A la grande frustration de la science contemporaine, il n'y avait pas de théorie unifiante, ou comme l'appelle Stephen Hawking, de théorie du tout. Une théorie qui décrit toutes les forces à l'œuvre dans l'univers. Cette théorie de l'unification a longtemps été le Graal, qui aurait dû réunir les théories fondamentales de la physique : les

particules élémentaires qui se déplacent selon les lois de la physique quantique, et les forces naturelles fondamentales qui se déplacent selon les lois de la théorie générale de la relativité ou de la physique classique.

Une théorie est la candidate la plus sérieuse pour le statut de théorie du tout : la théorie des cordes.

La théorie des cordes part de cette question : quels sont les éléments indivisibles, immuables, qui composent le monde qui nous entoure.

Représentez-vous une chose, vous voulez savoir de quoi elle est faite, vous y entrez et vous rencontrez d'abord des atomes, là-dedans, il y a des électrons, et là-dedans, il y a des neutrons et des protons, et là-dedans encore il y a des particules plus petites ou quarks. Et là-dedans, il y a une fibre dansante d'énergie, comme une corde qui vibre. Ce sont ces cordes qui produisent les différentes particules qui composent notre monde. Et voici l'unification : toute la matière et toutes les forces naturelles sont composées de la même chose, ces cordes. Tout ce qui est émerge de la vibration de ces cordes. Cette théorie ne fonctionne que dans un univers avec pas moins de onze dimensions.

Il faut donc que s'ajoutent plusieurs dimensions, nous connaissons déjà la hauteur, la profondeur et la largeur, et les mathématiques nous offrent une liste de 500 candidats pour d'autres dimensions, tous dotés de caractéristiques physiques différentes. Résultat : non seulement, il y a d'autres dimensions, mais cela conduit également à supposer l'existence d'autres univers. Cette théorie unificatrice des cordes implique donc

l'existence d'un multivers au lieu d'un univers. Ce que nous appelons le Big Bang, n'est qu'un seul jaillissement, dans un bain rempli d'un nombre infini d'espaces en expansion constante. Tous ces univers sont intriqués les uns dans les autres.

(on entend le bruit d'un message entrant)

Raymond ?

Oui, Raymond ?

Si j'arrive à expliquer le quoi ?

Je m'applique.

raymond Il n'y a pourtant rien d'extraordinaire une fois qu'on est là. Un état de mécanique quantique est la somme, la superposition de plusieurs possibilités. Grace et moi, nous nous sommes retrouvés dans les autres possibilités. Tu vois ce disque protoplanétaire?

le narrateur Non.

raymond En effet, il n'est pas encore là. Grace et moi, on y travaille. Dès qu'il sera là, je le combinerai à une petite nébuleuse dans un nuage moléculaire, je vais ainsi attacher ce disque protoplanétaire en 11 points, chaque fois de la 11e dimension de 11 cordes à l'extrémité de ta langue. Et ensuite, ce sera à toi.

le narrateur Pourquoi onze ?

raymond En vertu de l'hypothèse selon laquelle c'est de la 11e dimension de la corde qu'émane le nombre infini d'univers.

grace Et si tu veux une raison parfaitement non scientifique : onze est le pas après les dix commandements, onze est le dépassement, la transgression, et en même temps, c'est à un pas du chiffre parfait qu'est le douze : le onze, c'est l'évasion, sur deux fronts, d'un système fermé. Mais ce choix du onze est donc purement poétique, mythique

le narrateur OK. Pas de table rase, l'ancien est intégré au nouveau.

raymond Je vais faire de mon mieux pour étirer doucement le bouton, sans le tendre trop.

le narrateur C'est très gentil de ta part.

Aïe.

Fable 11 :

Il y a des milliards et des milliards de planètes. Sur la planète où nous voyons ici vivent des unités moléculaires que l'on pourrait appeler « être humain ». Il cherche l'amour, fonde même parfois une famille et s'unit dans ce qu'il appelle « un peuple ». Cette unité moléculaire être humain a tendance à se regrouper. Un groupe en exclut un autre dans le but d'augmenter ses chances de survie. Sur cette planète, le mot cosmopolite est devenu une insulte.

Fable 10 :

Deux douaniers, un de chaque pays, sont ensemble sur une ligne dans leur tête. Beaucoup de gens veulent franchir cette ligne dans leur tête. Mais ceux dont les papiers ne portent pas les bonnes lettres ne peuvent pas. Ne pas traverser est injuste pour les gens dans le pays d'un côté de la ligne, traverser est injuste pour les gens dans le pays de l'autre côté de la ligne. Que faire ? Le désespoir monte et dépasse l'atmosphère.

Il ne reste plus qu'à attendre que le premier douanier monte avec son désespoir, et de là, trace une ligne inaperçue, dans onze dimensions.

Fable 9 :

Il était une fois un pays, où l'on pouvait aimer la frontière, comme une belle ligne claire.

Fable 8 :

Comme une frontière qui cède, l'aurore a percé dans le laboratoire de Grace, une jeune auteure. Elle venait de terminer son chapitre sur Letizia Alvarez de Toledo. Elle écrivit :

« Nous ne pouvons explorer le cosmos qu'à partir des possibilités que nous offre la planète terre. L'être humain arpente la planète terre, il a un cerveau pour réfléchir, spéculer et construire des instruments de mesure et d'optique. »
Mais l'être humain ne peut penser en dehors de lui-même. Elle se leva, s'avança vers la fenêtre. Sur le rebord, une météorite, une pierre dont la présence sur terre précédait l'être humain. Elle la mit en bouche et dit :

Fable 7 :

Dorénavant, il est gravé sur ma langue : le nom de l'arbre qui pousse en dehors de la réflexion humaine.

Fable 6 :

Raymond White, un détective privé non sans mérites, découvrit un jour qu'il était lui-même coupable d'un crime à l'échelle planétaire.

Le primate de l'histoire linéaire, la seule explication des origines : c'était la faute collective massive dont il était coresponsable. Il n'était qu'un pion

dans un récit décisif qui prend en otages les cosmologues, les psychologues et les politicologues : celui du détective qui révèle les événements initiaux et prédit ainsi l'avenir. Pendant sa dernière mission, il est tombé amoureux de la jolie Grace. Le père de la belle avait beau être son commanditaire, la trahison lui devint insupportable. Il rendit son insigne et se mit à spéculer sur une figure géométrique encore inconnue de lignes du temps. Peu après, à bord d'un bateau, par un subterfuge, il s'introduisit dans l'extrémité de ma langue. Et de là, il me fit parler, dire onze fables.

Fable 5 :

Lorsque Raymond et Grace s'embrassèrent pour la première fois, ils grimperent ensemble, dans la bouche de Grace, à l'arbre qui pousse en dehors de la réflexion humaine.

Fable 4 :

Jean-Jacques Verra était un entrepreneur prospère. Un jour, il répartit son entreprise entre ses collaborateurs et cessa d'utiliser des énergies fossiles.

Fable 3 :

La Fable 3 est la fable du silence, de l'amour de l'impuissance.

Fable 2 :

Il advint dans le planétarium, que, avec l'aisance d'enfants qui grimpent dans les branches, nous raccrochâmes à l'arbre la vieille pomme entamée de la connaissance. Et nous plantons sous ce firmament, dans ce ciel sur terre, une toute nouvelle forêt.

Fable 1 :

Plus tard, quand je serai vieux et ridé, j'espère pouvoir dire ceci : j'ai vu l'incommensurable petitesse de l'être humain, et j'ai vu l'incommensurable grandeur de l'être humain, dans les deux directions, en même temps.

Le bout de la langue a été créé le 6 mai 2017
dans le planetarium de Bruxelles dans le cadre
du KunstenfestivaldesArts.

Tekst, regie & spel / texte, mise en scène & jeu / text, direction &
performance:

Pieter De Buysser

Scenografie / scénographie / scenography: Herman Sorgeloos

Full dome video: Elias Heuninck

Dramaturgie / dramaturgy: Esther Severi

Geluid / son / sound: Yoerik Roevens

www.robin.brussels

Coproductie / coproduction: KunstenfestivaldesArts (BE), Kaaitheater (BE), Stiftung
Deutsches Technikmuseum (DE), Théâtre Nanterre-Amandiers (FR), Archa Theatre
(CZ). Met de steun van / avec le soutien de / with the support of: de Vlaamse
Gemeenschap, VGC, PARS, le Ministère français de la Culture et de la
Communication & Het Vlaams Fonds voor de Letteren. Dank aan / remerciements /

thanks to: Laboratorium & Herculeslab KASK / School of Arts van de HoGent, Kurt Vanhoutte (Universiteit Antwerpen) Sophie D'Hoore & Sarah Vanagt.

Pieter De Buysser (1972) vit et travaille à Bruxelles. Auteur, metteur en scène, cinéaste Flamand Belge, il a écrit pour le théâtre, a publié des essais, des monstres, un roman et des nouvelles. Ses courts métrages, notamment *Solar* et *De Intrede*, ont remporté des prix à plusieurs festivals internationaux.

www.pieterdebuysser.com